

La détestation des miroirs (petit conte)

Il détestait les miroirs.

Il ne sortait plus de chez lui depuis belle lurette de peur d'en rencontrer un au hasard des promenades.

Il haïssait son image reflétée dans ces objets de très mauvais goût.

Il faisait faire les courses par des employés qu'il rémunérait grassement. Eux-mêmes ne voyaient jamais son visage caché dessous un vaste masque blanc. C'était ainsi et définitif selon ses dires.

Il était vieux, beaucoup trop vieux et il se sentait laid bien évidemment, trop laid. Toute cette vieillesse lui était tombée dessus assez vite.

Il avait perdu peu à peu la fraîcheur et son teint clair, sa peau ferme et belle, il avait changé.

Il se trouvait moche.

En tout cas, c'est ce que les miroirs lui soufflaient tout bas lorsqu'il sortait encore il y avait une dizaine d'années.

Aujourd'hui, il passait ses journées entières, terré dans sa maison comme un rat, comme une bête informe qui ne voulait plus qu'on la voie, qui ne voulait pas qu'on remarque son image.

Personne ne verrait plus ce visage pris par la vieillesse et ses stigmates terribles.

Il était beau lorsqu'il était jeune, savez-vous ?

Un ravissant garçon qui faisait tourner la tête des filles et des femmes. Il était recherché, approuvé, désiré. On louait son physique avant toute chose, il était sa carte d'identité, sa photo d'entrée sur laquelle on misait tout espoir de réussite. Et il réussissait tout d'ailleurs sans grande difficulté.

On se retournait sur ses pas, on l'observait, on le jugeait avec délice et on lui accordait généralement une place royale, la meilleure.

Une place d'exception.

Il brillait aux repas, aux réceptions, aux nombreux dîners où on l'invitait, ravi de sa présence.

Il lui semblait que sa beauté lui donnait davantage d'éclat et de talent. On l'écoutait avec intérêt, on lui posait des questions scrutant ses réponses avec un intérêt marqué. Il était aux anges. Son égo était pleinement comblé et il vivait ce temps magnifique avec un bonheur insondable.

Il était le point de mire des réunions, celui qu'il fallait avoir avec soi pour embellir une soirée.

Il ne manquait pas de travail et gagnait fort bien sa vie grâce à cette beauté physique qui faisaient généralement réussir tout un chacun y compris les plus médiocres. C'était le vrai paradis sur terre.

On lui enviait même, on jalousait ce corps et ce visage sans accroc, sans tâches, cette tête sans défaut apparent.

Les vieux se désespéraient parfois, se désolaient de leur déchéance bien davantage lorsqu'il paraissait quelque part et les autres gars de sa génération jugeaient sa présence avec quelque œil noir, furibond. D'autres l'appréciaient en revanche.

Il ne laissait pas indifférent.

Les femmes se pendaient à son cou et rêvaient toutes de l'avoir pour amant. Il faisait les délices de leurs fantasmes inavoués, il les faisait rêver.

Il avait épousé la plus belle des filles et ses beaux-parents le contemplaient avec une fierté sans nom. Il était le soleil de leur fille et l'éclat de leur famille. Ses rayons éclairaient leur vie. Il faisait leur prospérité.

Il profitait largement de ce statut exceptionnel et chaque jour était une joie nouvelle, un bonheur renouvelé. Il visitait le monde avec ou sans sa femme et il passait encore ou presque pour la septième merveille.

Il quittait les places et retrouvait un emploi facilement à cause de sa grâce naturelle, de sa prestance et de sa hardiesse.

Et il avait vieilli. Comme tout le monde.

Avec les années et de façon progressive et significative, son visage et son corps s'étaient mis à changer, à se métamorphoser.

Ce fut imperceptible au départ et le malheur finit par le ronger complètement et de façon inéluctable sans espoir de retour.

Triste était la vie !

Les cheveux blancs en masse prirent la place de ses cheveux blonds épais et drus.

Les pattes d'oie, les cernes et les ridules remplacèrent le teint frais et jeune, le double menton grassouillet s'installa, indélogeable et terrible.

Son aspect physique fané, il se retrouva désespéré par sa nouvelle identité. Celle du vieux laid, de celui qui fut et qui n'était plus.

Il ne plaisait plus du tout et il avançait dans la vie comme un fantôme qu'on ne voit pas. Ce fut la déchéance et son plus grand revers.

Il avait tout perdu et plus encore.

Il n'était plus la feuille fraîche et superbe qu'on regardait avec intérêt mais celle desséchée par les aléas du temps.

Il se mourait, il s'effaçait, sans gloire.

Il brisa tous les miroirs, les glaces, témoins de sa face nouvelle qui jadis peuplaient sa maison.

Il ne pouvait plus les voir en peinture. Il ne voulait plus voir apparaître ce visage meurtri et fané.

Il avait perdu sa joie de vivre, le bonheur de son existence. Il pleurait sur sa vie, sur ce qu'il avait été, la futilité de ses jeunes années.

Il allait à sa perte.

Certains meurent jeunes et ne seront jamais atteints par la disgrâce physique, d'autres traînent de longues années derrière eux et finissent par s'éteindre tels des fossiles, cassés de la tête aux pieds, malades et honteux de leurs habits de gérantes.

On ne lui aura pas offert la disparition en plein vol.

Il fut un temps, il ne dormait pas. Il se tournait et se retournait dans sa couche. Il n'avait pas sommeil, il demeurait éveillé et sans espoir d'abandon dans les bras du dieu Morphée. Il se leva.

Il venait de voir un reflet de lui-même dans une vitre de ses fenêtres. Le vieillissement s'était accru. Il s'installa dans la cuisine à attendre. Il essayait de ne penser à rien. Puis un souffle le frôla. Il tressaillit soudain.

Il savait bien ce que c'était. Il connaissait son origine...

Elle était là depuis quelques mois, elle l'attendait, patiente sereine.

Jadis, elle lui causait des frayeurs surhumaines, il n'en avait guère plus peur, il l'avait apprivoisée ou du moins avait appris à le faire. Elle était là, il sentait son souffle et sa démarche particulière.

Comme tous les soirs, il allait la retrouver dans son lit glacé et faisandé.

Il retournait dans sa couche après avoir bu un verre de lait.

Il ne dormait pas, il l'attendait, il la sentait venir. Elle défit le drap pour s'installer à côté de lui.

Il venait d'éteindre la lumière. Il sentait son souffle court. Et il l'imaginait dans sa tête pressée de questions. Elle ne disait rien. Le pouvait-elle seulement ?

Et il s'endormait avec cette camarade odieuse qui lui tenait lieu de compagne.

Dans une semaine, c'était bal masqué organisé au château du vieux comte qui invitait tous ceux qui étaient munis d'un laissez-passer.

Aurait-il eu l'audace d'accomplir l'incroyable ? Danser caché derrière un masque hiératique...

Sa décision fut prise. Pour l'ultime fois, il allait se colleter à la vie humaine et tenter de danser avec la plus jolie des femmes, faire mentir le temps qui passe.

Il dénicha une tenue merveilleuse, celle qu'il avait jadis portée quand il était jeune. N'ayant point grossi de corps, l'habit lui allait à ravir et pouvait faire croire à son éventuelle jeunesse et beauté d'autant que le masque qu'il portait alors représentait un bel Apollon.

Le soir venu, il était vêtu de ce vêtement attractif cachant habilement chaque aspect de son physique, passant devant des invités de marque, tous masqués bien évidemment.

Il approcha ce qu'il pensait être une des plus belles filles et lui proposa une valse. S'imaginait-elle avec un jeune homme ? Peut-être car il avait conservé une certaine agilité.

Elle ignorait son identité.

Il dansa jusqu'à en perdre la tête, porté par la puissance du mouvement et de la musique. Il n'avait plus d'âge, plus de rides en son cerveau.

Leurs corps se frôlaient, ils ne faisaient qu'un dans un ballet un peu démoniaque, étrange, celui de la jeunesse et de la vieillesse emmêlés, enlacés.

Sa cavalière était resplendissante et il sentait battre son cœur que la vie n'avait point encore terni.

Elle était belle et il le sentait malgré le rempart inerte sur sa face, malgré ce morceau froid.

A un moment, il eut fort envie de l'ôter mais il se retint par prudence et convenance.

Ils furent bientôt les rares couples encore en piste et il savait qu'on les observait avec attention.

Il vacillait dans une période qu'il ne connaissait plus. Heureux, sa vie se poursuivait enfin. Il avait vingt ans.

Il voulait danser jusqu'au bout de la nuit, jusqu'à tomber sur scène peut-être, pour qu'on le relève et qu'on découvre la supercherie avec effroi sans doute.

Il aurait alors subi sa plus profonde humiliation.

Ce fut sa cavalière qui flancha la première, repue de danses et fatiguée à l'excès. Il la prit dans ses bras et il sentit son cœur cogner fort dessous sa poitrine.

Ils étaient dans un coin de la pièce où personne ne les voyait alors.

Il ôta, troublé, son masque pensant y trouver dessous l'image d'une jeune personne fraîche.

Il eut un terrible mouvement de recul.

En lieu et place du morceau inerte, il y avait le visage buriné, marqué par de terribles rides qu'elles en étaient presque comiques.

Ce n'était point une jeune fille qui avait dansé toute la nuit en ses bras frêles mais une vieille femme qui lui avait donné le change. Ils avaient été réciproquement dupés. Il ôta alors son masque.

Elle poussa un cri et s'en fut dans la nuit noire.

Le vieillard au miroir

Le vieil homme se contemplait dans le miroir alors à sa portée. Quel changement redoutable dans sa vie !

Son visage était dorénavant le reflet de ce qu'il était devenu :

Un homme fatigué, fourbu, transformé par les années et la vie qui avaient progressivement ruiné sa jeunesse.

Il ne se reconnaissait pas. Comment aurait-il pu imaginer changer à ce point, passer d'un extrême à l'autre ?

Il avait désormais le cheveu fin, grisonnant, triste et une face ravagée par les pluies et les sécheresses de l'âme.

La bouche tombante et fine n'esquissait pas le moindre signe de joie mais plutôt le signe du destin, fracassé.

L'homme était sans espoir.

Les joues étaient amaigries et le cou semblait parcheminé de veines longues et malheureuses.

L'homme paraissait un peu ailleurs devant l'image de sa déchéance physique quasi inévitable, de sa pitoyable face métamorphosée.

Son corps informe n'avait plus de force ni de désir.

Seules ses idées étaient encore retenues, soutenues par on ne sait quoi. Il n'avait pas perdu ses facultés mentales qui parfois ne disparaissent jamais malgré les affres du temps.

Mais il avait mal à ce corps défraîchi qui lui faisait face.

Il distinguait fort bien au-delà du miroir l'image de la faux d'agronome et son empire terrifiant en attente du faux pas.

L'homme sentit une goutte de pluie lui tomber des yeux puis deux, puis trois et davantage.

Il pleurait de n'être plus ce qu'il avait été.

L'homme vieux était seul face à lui-même.

Et il se mit à se rappeler le temps où il plaisait aux filles.

Un temps charmant où nulle ombre au tableau ne vient le gâcher définitivement. A l'époque, il était beau comme peut l'être celui qui n'a point vécu et qui sort lentement de son cocon.

Blond, doux, serein, insouciant, il avait les conquêtes faciles et des lendemains heureux garnissaient sa vie. Sa vie d'alors était baignée de soleils miraculeux, de joies profondes.

Une fille le quittait, une autre la remplaçait alors et ce papillon volage ne s'inquiétait nullement de l'avenir.

Sans doute avait-il fait souffrir quelques-unes de ses jolies conquêtes mais n'est-ce pas quelque chose de fréquent en définitive ?

Jeune homme sans difficulté, sa vie était belle, sans pression.

Il fit de belles études et devint avocat, se maria, eut de beaux enfants qu'il sut chérir. Il connut les honneurs et parfois les déceptions mais sut toujours se tirer de certains désagréments.

Sa vie fut largement belle et sans ennuis majeurs.

Ses récompenses furent pléthore.

Puis, à un certain moment, il connut la fatigue puis la déchéance inévitable.

L'homme était aujourd'hui bien vieux mais il était en vie alors que certains de ses contemporains avait déjà rencontré la camarde. Maigre consolation, faible plaisir.

Vieillard inconsolable du bien perdu, il passait ses journées ternes à ne point faire grand-chose et ce miroir qui lui arrivait de fixer lui rappelait constamment sa vie fanée.

Dans la rue quand il lui prenait l'envie de sortir, les jeunes ne le regardaient plus et les vieux l'évitaient pour ne point se voir dans un miroir.

C'était la double peine.

Il avait bien vécu, su profiter des merveilleux moments de l'existence.

Aujourd'hui, il en payait le prix élevé comme ces pauvres vieux hommes marqués par le destin.

Un jour, l'homme brisa son miroir. C'est alors qu'il perdit la tête.